

La Semaine Religieuse

DE MONTREAL

Sommaire

I Ordo des fidèles. — II Solennités de titulaires. — III Retraite mensuelle. — IV Lettre de Mgr l'administrateur au clergé du diocèse. — V Le mot d'ordre. — VI Correspondance romaine. — VII Au cimetière. — VIII La veille des morts. — IX Chronique sherbrookienne. — X Bibliographie. — XI Aux prières.

ORDO DES FIDÈLES

Dimanche, le 16 novembre

Fête de S. Stanislas de Kostka, double ; (fixé du 13 à ce jour) ; mém. du dim. (6e après l'Épipha.) ; préf. du dim. ; Ev. du dim. à la fin. — Aux II vêpres, mém. de S. Grégoire le Thaumaturge (du 7 ant. Sacerdos) et du dim. (ant. Simile).

SOLENNITES DE TITULAIRES

Dimanche, le 23 novembre

DIOCÈSE DE MONTRÉAL. — Fête du titulaire de Saint-Clément (Viauville) ; solennité de ceux de Saint-Grégoire-le-Thaumaturge, de Sainte-Elisabeth (Joliette), de Saint-Félix-de-Valois, de Saint-Edmond, de la Présentation (Dorval), de Saint-Colomban, et, *par anticipation*, de Saint-Jean-de-la-Croix et de Saint-Léonard.

DIOCÈSE D'OTTAWA. — Fête du titulaire de Sainte-Félicité (Clarence Creek) , solennité de ceux de Saint-Hughes (Sarsfield), de Saint-Félix-de-Valois (Chénéville), de Saint-Albert, de Saint-Colomban, (Quinville), de Sainte-Cécile (Masham), et, *par anticipation*, de Sainte-Catherine (Metcalfe).

DIOCÈSE DE SAINT-HYACINTHE. — Solennité des titulaires de la Présentation et de Sainte-Cécile (Milton).

DIOCÈSE DES TROIS-RIVIÈRES. — Solennité *anticipée* du titulaire de Sainte-Flore.

DIOCÈSE DE SHERBROOKE. — Solennité des titulaires de Saint-Edmond (Coaticook), de Sainte-Cécile (Whitton).

DIOCÈSE DE NICOLET. — Solennité des titulaires de Sainte-Elisabeth (Warwick), de Saint-Félix-de-Valois (Kingsey) et, *par anticipation*, de Saint-Léonard.

DIOCÈSE DE VALLEYFIELD. — Fête du titulaire de Saint-Clément (Beauharnois) ; solennité de celui de Sainte-Cécile (Cathédrale).

RETRAITE MENSUELLE

**Mercredi, le 12 novembre, au Grand Séminaire
de Montréal**

Les exercices en commun dans la crypte commenceront à deux heures. Tous les prêtres sont invités.

Z. RACICOT, V. G., adm.

LETTRE DE MONSIEUR L'ADMINISTRATEUR

Au clergé du diocèse

Archevêché de Montréal, le 30 octobre 1902.

Chers et révérends messieurs.

En l'absence de Mgr l'archevêque, je crois devoir, comme administrateur, attirer votre attention sur le mal que font à notre population les mauvaises lectures.

Hélas ! il y a parmi nous des hommes qui semblent avoir entrepris de pervertir les esprits et de corrompre les cœurs !

Malgré les sages avertissements de notre vigilant archevêque, on s'obstine à répandre partout le venin de l'erreur et du vice.

Que faire en présence de ce travail de démoralisation ?

Le synode diocésain, tenu à Malines en 1872, donne une direction qui pourrait être utilement employée.

“ Que les fidèles, dit le synode, soient avertis publiquement et privément, en chaire et au confessionnal, à temps et à contretemps, qu'ils doivent s'abstenir de la lecture des mauvais livres et des mauvais journaux.

“ Que les pasteurs rappellent aux parents, aux tuteurs, aux maîtres, aux instituteurs de la jeunesse, qu'ils sont tenus par état, de s'opposer au mal et de ne pas être cause, par une négligence coupable, de la ruine spirituelle des âmes.

“ Ne pas combattre le mal, quand il y a scandale public,

“ c'est en être le complice ; ne pas se protéger contre la contagion, c'est s'exposer à en être atteint ; recevoir dans sa maison des écrits de nature à corrompre, c'est se rendre coupable de corruption ; enfin, dans la guerre entre le Christ et Bélial, ne pas marcher sous l'étendard du Christ, c'est se déclarer son ennemi ”. “ Qui n'est pas avec moi est contre moi ”.

Ces graves enseignements nous apprennent que nous ne devons pas être spectateurs inactifs des ravages causés par des publications irrégieuses et, immorales. La lutte contre l'esprit du mal doit se faire publiquement et privément, sous la conduite de ceux qui ont mission de régir l'Eglise de Dieu.

Mettons-nous donc à l'œuvre, en travaillant auprès des fidèles confiés à nos soins, pour les amener à ne pas favoriser de quelque manière que ce soit, tout ce qui est contraire à la religion et aux bonnes mœurs.

Qu'ils s'abstiennent d'acheter, de lire ou de vendre toute publication qui enseigne l'erreur et le vice, ou en parle comme de choses indifférentes.

Puissent les chrétiens sincères et les vrais patriotes se liquer contre ceux qui attaquent leur religion et leur pays.

gai
Votre tout dévoué en N.-S.,

Z. RACICOT, *Administrateur.*

LE MOT D'ORDRE



A situation politico-religieuse, en France, en Italie, même en Espagne et au Portugal, est aujourd'hui bien tranchée.

Les partis au pouvoir y ont pris une attitude ouvertement hostile à l'Eglise. Les concessions lâches et imprudentes des libéraux, les demi-mesures et les lois de conciliation des opportunistes, étaient devenues une curée insuffisante à la meute affamée des ennemis de l'ordre religieux et social. Les coryphées de la franc-maçonnerie et de la révolution exigèrent donc des gouvernants une marche

en avant dans la voie de la persécution et de la rupture avec l'Eglise catholique. Le mot d'ordre fut changé. On n'invoqua plus en Italie : l'unité territoriale, nécessaire à une nation pour devenir forte et prospère ; en France : le respect des lois, l'ordre public, la paix sociale réclamant les mesures les plus vexatoires en matière d'enseignement et de service militaire ; en France et au Portugal : l'influence trop grande du clergé et son ingérence dans les affaires de l'Etat. — Le masque tomba. — Partout, le cri fut le même : *la guerre aux moines*.

A la tribune, devant les chambres, dans les journaux et les revues, dans des pamphlets ignobles distribués par milliers au peuple audacieusement dupé et exploité, on accusa les religieux d'accumuler d'immenses richesses, alors que les pauvres meurent de faim et que les ouvriers peinent à l'ouvrage pour un salaire insuffisant au soutien de leurs familles. On se plut à les présenter comme les adversaires de la société moderne, faisant à l'industrie privée une concurrence ruineuse, s'accaparant de l'enseignement, formant des partis politiques, s'opposant systématiquement au progrès, à la démocratie, à la liberté.

De là à la persécution officielle et à l'expulsion, il n'y avait qu'un pas. Les gouvernements l'ont franchi, en France du moins et en Italie. En Espagne et au Portugal, la tentative a été faite, mais, grâce à Dieu, elle a partiellement échoué.

* * *

D'où vient donc cette rage insensée contre les ordres religieux ? Pourquoi s'attaquer au clergé régulier, de préférence au clergé séculier ? Il y a là, sans doute, un stratagème, une tactique habile, une partie remise ; mais il y a aussi un motif qu'on n'ose avouer, mais qu'il est facile de saisir. La franc-maçonnerie déteste les moines, et elle en a peur. Elle les déteste, parce qu'ils sont, elle le sait bien, le fruit le plus beau, le plus précieux de l'enseignement évangélique, le soutien le plus ferme et le plus éclairé de l'Eglise catholique qui

les a établis, organisés, approuvés, soumis directement à son autorité et à sa suprême vigilance.

La franc-maçonnerie craint les moines, parce que, grâce à leurs vertus, à leur science, à leur dévouement, à leur inépuisable charité, ils sont devenus les insignes bienfaiteurs de l'humanité, parce qu'ils exercent dans le monde une influence considérable, souvent tout à fait prépondérante pour le triomphe du bien sur le mal, de la vérité sur le mensonge et l'erreur.

Tuer les congrégations, c'est donc dans l'idée des gouvernements hostiles à l'Eglise, frapper celle-ci au cœur, l'ébranler sur sa base, tarir la source féconde de ses œuvres et de son apostolat, diminuer notablement l'éclat de son prestige, en assurer tôt ou tard la ruine. "Malgré que les ordres religieux semblent seuls en cause," écrivait dernièrement à ses diocésains Mgr Menendez y Conde, le courageux et savant évêque de Tuy, "c'est la religion qu'on vise ; et bien qu'il y ait quelques hommes qui sont entrés en campagne contre les moines par des vues seulement politiques, il n'est point douteux que ce ne soit la religion, en définitive, qui soit atteinte."

* * *

A qui restera le triomphe final dans ce conflit entre la puissance des ténèbres et la puissance que Notre-Seigneur a remise entre les mains de son Eglise, après l'avoir reçue lui-même de Dieu son Père ? Le doute ne nous est pas même permis. Nous avons foi aux promesses divines, et nous connaissons les épreuves autrement redoutables d'où l'Eglise est toujours sortie victorieuse au cours des dix-neuf siècles qui la séparent de son berceau. Nous savons que Celui qui habite dans les cieux se rira de leurs vains complots. Un jour, il leur parlera dans sa colère, il les épouvantera dans sa fureur. Alors, il les brisera comme le vase du potier. Ils seront devant lui comme la poussière que le vent disperse de dessus la surface du sol : *Qui habitat in cœlis iridebit eos, et Dominus subsanabit eos. Tunc loquetur ad eos in ira sua, et in furore sua conturbabit eos... Tanquam*

vos figuli confringes eos. (Ps. II, vv. 4, 5 et 9). Tanquam pulvis quem projicit ventus a facie terræ. (Ps. I, v. 4.)

En présence de cette certitude que Dieu aura le dernier mot, que la sainte Eglise de Jésus-Christ ne sera jamais vaincue par Satan qui voudrait la cribler comme du froment, il ne faut pas cependant, suivant la judicieuse remarque du Père Dudon, "sommeiller dans "une résignation passive, attendant que Dieu agisse ; il n'y a pas "non plus à se laisser abattre, en songeant que nos efforts ne chan- "geront rien au cours des choses. Quelque soit, dans l'avenir, le "cours des choses, il ne saurait dispenser du devoir présent (1)."

Ce devoir, c'est, pour prêtres et laïques, d'entraver, par la parole et par l'action, les débordements de la politique sectaire qui menace d'envahir tous les gouvernements des nations catholiques ; de revendiquer courageusement la liberté des ordres religieux, d'en faire comprendre au peuple les bienfaits et la nécessité ; de "s'opposer à "cette mort légale de la vie chrétienne que préparent les sectes "maçonniques, dont l'impudente prétention est de soumettre au "joug d'une poignée d'adeptes l'immense majorité des catholi- "ques (2)."

ALFRED ARCHAMBEAULT, chan.

CORRESPONDANCE ROMAINE

Rome, le 22 octobre 1902.

LE Souverain-Pontife n'a encore rien dit sur les affaires de France, mais parlera-t-il ? Malgré tout ce qu'on a écrit sur cette question, il est clair que Léon XIII, qui ne s'est pas encore prononcé, n'a en aucune manière, ni directement, ni indirectement prétendu lier par avance sa liberté d'action. Par conséquent si on veut parler de cette éventualité, soit pour la nier, soit pour la dire prochaine, il faut se baser sur des conjectures.

(1) *La crise religieuse en Espagne*. Etudes, 20 sept. 1902.

(2) *Lettre collective des évêques d'Espagne*, août 1902.

— Les journaux libéraux affirment que le Pape ne parlera pas, et se fondent sur ce que la question des religieux étant complètement distincte de celle de l'Eglise, le Pape ne peut pas sacrifier celle-ci pour plaire à ceux-là. A de pareilles assertions un catholique ne peut pas faire l'honneur d'une réponse. De même que la pratique des conseils évangéliques est intimement liée aux préceptes du même évangile, de même par disposition divine, les religieux font partie intégrante de l'Eglise. Il est clair que Notre-Seigneur aurait pu fonder une église sans religieux et religieuses ; il est non moins clair qu'il ne l'a point fait. D'où cette conclusion que les religieux faisant partie de l'Eglise doivent être sanvegardés avec la même sollicitude que les autres parties de ce grand corps mystique du divin Maître.

— D'autres affirment que le Pape ne parlera pas de peur de représailles du gouvernement français qui supprimerait immédiatement l'ambassadeur qu'il entretient auprès du Saint-Siège. Mise sous cette forme l'assertion est inexacte dans le fond et blessante dans la forme. Les Papes ont passé des siècles sans avoir des ambassadeurs attachés à leur personne, et c'est alors que l'Eglise s'est merveilleusement développée. Les ambassadeurs ne sont donc aucunement nécessaires au chef suprême de l'Eglise, et si on pouvait à cette occasion faire un cours d'histoire ecclésiastique, il ne serait pas difficile de démontrer qu'ils ont plus gêné son action qu'ils ne l'ont facilitée.

— Dans le cas où le Souverain Pontife se déciderait à garder encore le silence, il n'est pas difficile de trouver la raison de sa conduite. Si Léon XIII était seul en cause, si le poids des mesures qu'il prend ne retombaient que sur lui, son nom indique quelle serait sa résolution, mais tout ce qu'il dira ou fera aura un contre coup immédiat sur l'Eglise de France. Le Pape sait, à n'en pouvoir douter que le gouvernement veut chasser les religieux et religieuses, il sait que ce premier acte de la persécution accompli, le concordat sera attaqué avec toutes ses conséquences ; or un acte pontifical, tel que beaucoup de catholique le désireraient n'aurait d'autre effet que de hâter la mesure du gouvernement, et en quelque sorte de la solliciter. Notre-Seigneur a bien pu dire à Judas *quod facis fac citius*, mais il était seul en cause, et le Pape ne veut point accélérer une persécution qui le marche déjà que trop rapidement. Des martyrs se sont

jetés d'eux-mêmes dans les flammes que les bourreaux leur avaient préparés, mais il ne s'agissait pour eux que de sacrifier leur vie. Léon XIII sait que l'Eglise de France sera sacrifiée il ne veut pas hâter l'heure du désastre, et dans un moment aussi grave, il ne veut pas que l'Eglise de France puisse lui dire un jour " si vous n'aviez pas parlé, peut être serais-je encore debout. "

— Le pèlerinage italien de Terre Sainte vient de se terminer, et a été un triomphe pour l'idée italienne, et contre le protectorat français. Mais ces démonstrations italiennes, affraient un danger qui n'a été évité que grâce à la prudence et au tact du cardinal Ferrari. Le consul d'Italie a porté un toast à Rome, capitale de l'Italie : on n'en connaît pas exactement les termes, car différentes versions ont circulé. Le moment était difficile, d'autant plus que quelques pèlerins, plus italiens que catholiques, prétendaient que tout le monde dut écouter debout le chant de la marche royale. Le cardinal Ferrari est resté assis avec ceux qui étaient à ses côtés et la démonstration a piteusement avorté. Puis dans sa réponse après les remerciements d'usage pour les félicitations qu'il avait reçues des agents consulaires italiens, il a parlé en pèlerin qui vient vénérer le tombeau du Sauveur. A côté du cardinal se trouvait Mgr Angeli, camérier intime du Souverain-Pontife, et qui jouit de toute sa confiance, et la présence de ce prélat rendait encore plus inconvenante la tentative que l'on avait voulu faire de transformer le pèlerinage en démonstration en faveur de l'unité italienne.

— La santé du Souverain-Pontife est merveilleuse. Le cardinal Lécot, archevêque de Bourdeaux reçu, ces jours derniers en audience, déclarait avoir trouvé Léon XIII mieux qu'à son dernier voyage, avec plus de vigueur morale et une mémoire plus fraîche et plus éveillée. Parlant au Souverain-Pontife d'une commission dont l'avait chargé l'archevêque de Sens, il cherchait le nom de ce prélat, et fut tout étonné quand le Pape le lui dit. Le Pape se tient au courant de tout : en voici en exemple. Le jour de la mort de Zola, l'*Osservatore romano* la racontait en quelques mots. Léon XIII fit acheter tous les journaux du soir et les lut jusqu'à onze heures et demi. Il apporte dans les affaires de l'Eglise la même sollicitude, et quand on vient l'entretenir d'une question on s'aperçoit bien vite que le Souverain Pontife en connaît déjà tous les éléments.

— Mgr Bruchési vient d'arriver à Rome samedi dernier après un long voyage à travers la France où il compte de nombreuses et solides amitiés. Le Collège Canadien n'existait pas encore quand Sa Grandeur vient faire ses études à Rome, aussi reçut-elle l'hospitalité au Séminaire français de Sancta chiara, et eut de suite pour amis tous les élèves c'est ce qui explique ses relations si étendues avec la France, Sa Grandeur est descendue avec M. le chanoine Dauth au Collège Canadien.

DON ALESSANDRO.

AU CIMETIERE

DIMANCHE dernier, près de trente mille personnes se réunissaient dans la cité des morts, au pied du Calvaire pour célébrer la fête de nos chers défunts. La cérémonie fut présidée, en l'absence de Mgr Bruchési, par Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface. Mgr Racicot, administrateur du diocèse et un grand nombre de prêtres étaient présents. Qu'il était beau et touchant de voir ces milliers et ces milliers de personnes agenouillées sur la terre bénite où reposent les corps de ceux qui nous ont précédés dans la vie, donner à notre ville ce solennel témoignage de leur foi et de leur charité envers les morts ! Mgr Langevin et M. l'abbé Hefferman parlèrent en termes émus de l'immortalité de l'âme, de la communion des saints et du dogme à la fois si consolant et si propre à nous terrifier du purgatoire, de ses épreuves et de ses peines. Ils exhortèrent chaleureusement les fidèles à prier pour les morts, à présenter à Dieu, en leur faveur, des mortifications et des bonnes œuvres. Après le chant du *Libera*, la foule se retira silencieuse et tout impressionnée du grand et inoubliable spectacle dont elle venait d'être témoin.

LA VEILLE DES MORTS

L est dans le cours des fêtes chrétiennes, après le grand deuil du vendredi saint, une heure particulièrement pleine d'une mystérieuse tristesse ; c'est le moment où, aux vêpres de la Toussaint, succèdent les vêpres des Morts. C'est toujours avec une mélancolie profonde, avec un indéfinissable frissonnement que l'âme voit revenir le crépuscule avant-coureur de ce jour que, dans son touchant langage, l'Eglise appelle la Commémoration, et le peuple chrétien, la *Fête des morts*. Tout est bien fait, du reste pour inspirer en ce moment les pensées austères ; comme l'Eglise a bien su chercher, pour chacune de ses fêtes, l'époque de l'année qui leur convient ! A Pâques, à ses carillons, à ses *alleluia* joyeux, la saison où, secouant son linceul de mort, la nature ressuscite ; à Noël, les frimas des nuits glacées de décembre ; à la Vierge Marie, le mois des fleurs ; aux morts enfin, les jours tristes où nous sommes, ces jours où l'agonie d'une année qui va mourir, où ces feuilles qui tombent comme les cheveux d'une tête qui n'a plus longtemps à vivre, cette nature qui se refroidit comme les membres d'un vieillard, ce soleil pâle et terne comme l'œil d'un agonisant, où tout est si bien fait pour redire au chrétien le salut qu'on prête au Trappiste rencontrant un frère : « Frère, il faut mourir !... » Et puis, à ce deuil de la nature, l'Eglise joint aussi son deuil : les cloches soupirent et semblent pleurer ; aux vêtements de la fête succèdent les sombres ornements des jours de funérailles, aux chants de victoire, aux hymnes d'allégresse, échos lointains des divins concerts que laissaient arriver jusqu'à nous, le matin, les portes du ciel entr'ouvertes, vont succéder les voix plaintives, les cris déchirants qui remplissent les régions désolées du séjour de l'expiation.

Qui de nous n'a pas au fond de son cœur quelque souvenir particulièrement doux et triste de quelques-unes de ces soirées du premier jour de novembre ? Pour moi, j'en conserve deux surtout qui, dussé-je vivre mille ans, ne sortiraient jamais de ma mémoire.

Il y a longtemps déjà, je me trouvais seul, la veille des Morts, dans un pays de montagnes et de forêts ; il y avait véritablement, ce soir-là, dans l'air quelque chose de lugubre et de désolé ; le ciel bas et sombre semblait, suivant l'expression d'un grand esprit dévoyé de ce siècle, peser sur la terre comme un marbre noir sur un tombeau ; sifflant à travers la forêt qui semblait gémir, la bise me jetait à la figure, avec les feuilles mortes des arbres dépouillés, des flocons d'une neige glacée ; dans le lointain, des voix étranges, parcourant la forêt, semblaient mêler à la plainte des vents, des plaintes plus étranges encore ; c'étaient les voix des cloches qui, dans cette contrée sonnent toute la nuit des Morts pour rappeler aux vivants le souvenir des trépassés ; et, de temps à autre, au détour de quelque coteau, au fond de quelque vallée, une rafale plus violente encore m'apportait des sons plus distincts, me jetait plus sonores quelques notes déchirées de ce concert de sanglots, et un frissonnement de sainte tristesse agitait mon âme ; ah ! c'est que c'était l'écho, c'était la plainte désolée des morts qu'on oublie, des morts pour qui personne n'offre un sacrifice ni une prière. O mon Dieu, mettez au cœur des vivants le perpétuel souvenir des trépassés !

Et puis, quelques années plus tard, j'entendais encore cette même voix des morts, mais dans des conditions bien différentes. J'étais à Rome, sur le tertre même et sous le chêne où, pendant les dix-huit jours qui précédèrent son dernier soupir, le Tasse venait récréer ses yeux mourants du spectacle de la Ville éternelle. A mes pieds, la ville des Césars et des Papes, ce grand cimetière d'empires étalait comme des ossements ses ruines. Une tiède atmosphère enveloppait la terre ; une légère et transparente vapeur la recouvrait comme d'un voile. Pas un souffle du ciel, pas une brise de la terre ne se faisaient entendre ; seules entre le ciel et la terre, les cloches des trois cent cinquante églises de Rome, lentement, pieusement, tintaient la Commémoration des morts. C'était toujours la voix des morts, mais des morts réjouis dans leurs souffrances, des morts pour qui l'on prie ; c'était la douce et vogue plainte de l'enfant malade, mais bercé dans

les bras, mais pressé contre le cœur d'une mère. — O sainte Eglise de Dieu ! toi qui bénis les berceaux, toi qui consoles l'agonie, toi qui soulages par delà de la tombe, ô mère toujours aimante, sois bénie toujours. Et vous, ô mon Dieu ! ô notre père à tous, vous qui avez mis au cœur de vos enfants du ciel la compassion pour vos enfants de la terre, mettez au cœur de vos enfants de la terre la compassion pour vos enfants du Purgatoire. Au cœur de tous ceux qui liront ces lignes, ô mon Dieu ! mettez, non pas une sensibilité vague que dissiperait le premier souffle, la première distraction du dehors, mais mettez-y pour nos frères défunts, un fraternel et ardent amour, un amour non pas de sentiment, mais d'action, afin que la charité des vivants veillant sur eux, nos morts, par votre grande miséricorde, reposent en paix.

(*Corbeille de Légendes et d'Histoires*)

CHRONIQUE SHERBROOKIENNE

LE dernier dimanche de septembre, Mgr Larocque était en visite à Sainte-Agnès du Lac Mégantic. Sa Grandeur devait bénir dans l'après-midi le nouveau cimetière, situé, à vingt minutes de l'église, sur une légère colline qui domine gaîment le lac aux eaux calmes et pures : l'orgueil des citoyens de Mégantic.

Le Nouvelliste Sherbrookien avait l'honneur, ce jour-là, d'être de la suite de Monseigneur.

* * *

Arrivé de la veille, le matin, à l'heure de l'angelus, je humais l'air, accoudé sur le balcon du-presbytère, jouissant avec délices du superbe panorama qui s'étendait, là, sur la nappe des eaux, dans la direction de Piopolis, jusq ue vers les montagnes. Nature riche et toute fraîche, pleine de promesse et de poésie que celle de nos Cantons ! Même sous un ciel d'automne et par une matinée incertaine, elle par-

le vaguement de bien-être et d'abondance. Sans le savoir on imagine que les gens qui vivent dans ces maisons neuves, le long de ces voies et dans ces recoins de coteaux sont bien servis par la Providence.

La vie leur sourit et pourtant..... c'est de mort qu'il sera question aujourd'hui. C'est dans un cimetière que la foule chrétienne sera invitée à se rendre.

Notons, pour ne pas anticiper, qu'à la grand'messe de 10 heures, les paroissiens encombraient le vaste soubassement qui doit servir de base à la future église. Mgr Tanguay, du Séminaire de Saint-Charles, (Sherbrooke), officiait à cette messe, assisté de diacre et sous-diacre. Mgr l'évêque présidait au trône, ayant à ses côtés M. le curé Choquette et M. l'abbé Hébert, secrétaire à l'évêché.

Avant le *Credo*, Mgr La Rocque monta en chaire, lut l'évangile du jour et le commenta. Les catholiques savent que l'évêque est de droit divin, en sa qualité de successeur des apôtres, le docteur du peuple. C'est à lui explicitement que Jésus a dit : « Allez, enseignez » ! *Ite, docete*. Aussi était-ce remarquable de voir comme l'attention se soutint pendant plus d'une heure. « En ce temps-là, le maître, ayant préparé un grand repas, envoya ses serviteurs appeler — *vocare* ! — les convives ! Beaucoup furent appelés qui, pour un motif ou pour un autre, disons *par intérêt*, ne voulurent pas répondre à l'appel..... ». Quel sujet fécond pour ce prélat expérimenté, qui sait la vie humaine pour l'avoir maintes fois *auscultée* (j'ose le mot) d'ân. à âme ! Aussi le commentaire du texte sacré fut-il particulièrement heureux. Puis l'évêque continua en multipliant les conseils et les avis pratiques, au risque même de se fatiguer un peu. Mais, mon Dieu, ce n'est pas facile de lui dire cela, à Monseigneur, qu'il se fatigue. Il ne le croit jamais. On voit bien qu'il s'est fait *tout à tous*, comme parle sa devise : *Omnibus omnia factus sum*.

Cependant le temps *marchandait* toujours. Pleuvra-t-il, pleuvra-t-il pas ? C'était la grosse question. On suggéra, le matin, de placer la bénédiction du cimetière, après une basse messe, à 10½ heures ; mais c'était tromper l'attente des bons paroissiens et, qui sait, le

temps se remettrait peut-être plus au beau ? Bref, à deux heures et quart, juste au moment où la procession allait se mettre en marche vers le terrain du cimetière, une pluie fine et triste commença à tomber, comme pour donner raison une fois de plus au baromètre de M. le curé Choquette.

Monseigneur décida alors que le sermon de circonstance qu'on devait entendre à la lisière du nouveau cimetière, en plein air, serait donné dans l'église.

Voyez-vous d'ici le pauvre prédicateur, qui a choisi son texte et aligné ses développements pour être dits devant le champ des morts, aux pieds de la grande croix, en vue du lac superbe, s'escrimer à expliquer les détails d'une cérémonie..... qui n'aura peut-être pas lieu ? Lui qui, la veille, pour harmoniser son discours avec les circonstances, s'informait si les *pieux de bois* symboliques avaient bien été fichés en terre devant *les cinq croix*, ainsi que l'exige le cérémonial !

C'est égal, il donna tout de même la leçon qui s'imposait pour l'intelligence des cérémonies, c'est à savoir : que, dans l'esprit de l'Eglise, la bénédiction d'un cimetière n'est par une fête de mort, mais bien une fête de vie, et que, par conséquent, si le cimetière parle toujours aux chrétiens de tristesse et de mort, il leur parle aussi et doit leur parler surtout de résurrection, de joie et de vie. En vérité, la mort c'est pour le chrétien le passage à une vie meilleure.

Après le sermon, la température s'étant faite plus clémente, Monseigneur, accompagné de son clergé, put se rendre au cimetière et accomplir les rites saints en présence d'une foule diminuée sans doute mais encore relativement nombreuse.

Je ne dirai point ce que toutes les allées et venues, exigées par le *Pontifical*, sur une terre fraîchement remuée et dégorgeant l'eau, sous la pression du pied, comme une éponge imbibée, coûtèrent de peines et de fatigues à notre évêque ; je dirai plutôt que, le lendemain, Sa Grandeur se rendait en voiture, à treize milles de Mégan-

tic, par des chemins quasi impraticables, jusqu'à Spaulding, où Elle présidait, avant la messe pontificale, la bénédiction de la nouvelle chapelle de l'endroit. A cette messe, Mgr Tanguay, du Séminaire, prêchait le sermon de circonstance et la cérémonie fut, m'a-t-on dit, très imposante.

* * *

Le surlendemain, Mgr La Rocque partait pour le Nouveau Brunswick, avec Mgr le grand vicaire Chalifoux. Les distingués voyageurs sont allés assister, là-bas, à Memramcook, aux fêtes pieuses qui doivent solenniser le vingt-cinquième anniversaire de la fondation des Petites Sœurs de la Sainte-Famille, si avantageusement connues des nombreuses maisons épiscopales et collégiales de notre Province, dont elles sont les *Marthe zélées*.

* * *

Ce soir, neuf octobre, l'un des prêtres-professeurs de notre Séminaire diocésain, M. l'abbé J. McGee, part par le *Boston and Maine*, pour New York, d'où il s'embarquera pour Naples et Rome.

Un départ, c'est toujours une séparation et les adieux ne sont jamais sans tristesse ! A l'ami qui s'en va je dis volontiers : bon courage et heureuses études. Ce qu'on apprend là-bas et ce qui reste surtout c'est ce quelque chose que les zouaves, nos prédécesseurs, ont si bien gardé : l'amour de Rome et du pape !

Cet amour-là il reste ancré au cœur, et, quand viennent les désillusions et les désenchantements que la vie réelle offre toujours, on se reconforte à ce souvenir d'idéal, à cet aperçu sur *l'au-delà* que laisse dans l'âme un séjour dans la ville éternelle. Comme à quelques-uns de ceux qui me liront peut-être, un départ d'étudiant pour Rome me dit au cœur de bien chères réminiscences, et, tout naturellement, ma pensée s'en va reconnaissante vers Montréal, vers Saint Sulpice et vers le bon et vénéré M. Colin.

fin -

* * *

Le mouvement ecclésiastique, dont je parlais dans ma dernière chronique, doit être complété des informations que voici :

M. l'abbé W. Larue est appelé à l'église cathédrale, comme vicaire.

M. l'abbé M. Cordeau, de Stanstead, retourne dans le diocèse de Saint-Hyacinthe.

M. l'abbé E.-W. Dufresne, du couvent des Ursulines de Stanstead, se retire chez son frère, M. le curé de Windsor Mills.

Les Révérends Pères de la Salette (de Hartford, Connecticut) acceptés récemment dans le diocèse par Mgr l'évêque de Sherbrooke, prennent charge de la paroisse et des œuvres scolaires de Stanstead. A cette fin le R. P. Cruveiller, M. S., a été nommé curé de Stanstead et le R. P. J.-E. Plattier, M. S., devient aumônier du monastère des Ursulines à Stanstead.

9 octobre 1902.

LE NOUVELLISTE SHERBROOKIEN.

BIBLIOGRAPHIE

Une Fleur Canadienne, ou Biographie du R. P. A. Pampalon, par son frère le R. P. PIERRE PAMPALON, 25 cents l'exemplaire.

« — La Congrégation du Très-Saint-Rédempteur a raison de s'enorgueillir d'avoir eu un religieux si exemplaire.»

† THOMAS, arch. d'Ottawa.

« — Le peuple lira cette vie avec intérêt et grand profit spirituel.»

† ELPHÈGE, évêque de Nicolet.

« — C'est bien une fleur canadienne et du plus doux parfum. Que votre charmant petit livre se répande largement dans nos familles chrétiennes.»

† JOSEPH-MÉDARD, évêque de Valleyfield.

AUX PRIÈRES

Frère Philippe Desjardins, catéchiste formé, des Clercs de Saint-Viateur, décédé à Joliette.

Sœur Saint-Guillaume, née Marie-Eulalie Laberge, des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, décédée à Montréal.

Mme Honoré Charbonneau, née Marguerite Robin dit Lapointe, décédée à Montréal.